

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 3

Artikel: Pansu et sè ski
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENO
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



PANSU ET SÈ SKI

PANSU l'ètai on bocon orgolhião. Se lâi avâi oquie de novi, lo lâi faillâi, medâi que cotâi pas trão tchè. Quand sa bossa n'ètai pas prão bourzinfliã po s'atsetâ, sâi on tenomobile, sâi iena de cliiã comotive novalle que vant avoué clii l'électricité, eh bin, l'atsetâve dâi potré po le guegnî à temps lezi et à tsavon. L'ètai dinse dza du grand temps.

On coup, l'avâi oïu dèvesâ de cliiã zaffère quemet dâi dâove de tenot que lè dzouven se betant dèso lè pi. S'embrèyant adan avau lè dérúpité et vant tot drâi avau sein sè repreneindre. Ludzant asse rà que lè z'einludze, à fère vè-re lè z'èpèlue. à cliiã que lè vouâitant. Lâi diant dâi seki.

Seulameint Pansu l'avâi trovâ que cliiã seki l'ètant trão tchè po lè z'atsetâ. Adan, po s'apreindre à lâi allâ l'avâi defarattâ sa vilhie seille à campouita et s'ètai fé dou lan que l'avâi aliettà à sè choque avoué la feçalla que l'ètatsive la tiuva de sè vatsé quand lè z'aryâve. Et pu s'ètai asseyî avau lè rupe dè couîte tsi lè. Mîmameint su lo tâi dâi z'èbouèton à caïon, po châtât. N'allâve, pas pí tant mau et tota la perrotte et la municipalité étant venu lo vè-re et l'èin étant ti dzalão. Pansu ein ètai asse fiè qu'on piã su on molan et dit à sa fenna quand la né l'a ètâ arrevâie :

— Te sâ, Suzette, ora que su suti avoué cliiã seki, vu allâ demeindze que vint pè la montagne. Lâi a de cliiã leque asse grante que tot nòu-tron Prâ-chètson. Mè redzoïo rîdo !

Mâ cein bourlève la Suzette. L'avâi pouâre de cliiã montagne plinna de crevéssé et de gliièce. Lâi desâi :

— Na ! mon petit Pansu, vu pas que te lâi aulle. Po tè fère à dérúpité et t'ènuquâ avau lè rotse et lè melion que lâi a per lé.

Sè sant dinse tscagnî, trivougnî tota la veillâ; ion voliève felâ à la montagne et l'autra l'avâi pouâre et lo gravève d'allâ.

Adan, tandu la né, Pansu s'è reveillî tot ein nadze, avoué dâi refrezon de pouâre. Sa fenna, que l'òut ranquemalâ dein son lhî, lâi fâ dinse :

— Mâ, qu'a-to, mon potro Pansu.

— Cein que i'è, que fâ ein dzemotteint Pansu, i'è fé on sondzo épouâirã. Représèint-te vâi que i' ètâ parti po la montagne avoué mè seki. Tot allâve bin po coumeincî. Ludzivo quemet l'òuvra, et lutsyivo tant i'ètâ dzoïão. Quand, tot d'on coup, mè su trovâ à onna pliièce que l'allâve asse rà que lo tâi dâo cliiã dâo moti. Onna dérúpité à vo baillî la pí d'òuie, asse prévonda que d'ice à la Sibérie et... mè vaité avau, avau. Diéro, cein a-te dóura ? Diabe lo mot que

i'èin sé. Mâ mè su trovâ à fin fond avoué lè tsambe et lè bré rontu.

Et Pansu plliorève tant que la Suzette s'è mes-sa à tchurlâ assebin et l'a fé dinse à s'n' homme :

— Te vâi ora cein que t'è portant arrevâ. Avoué ta brelère d'adî allâ pè cliiã montagne. T'èin a bin dè pllie ora que t'a lè bré et lè tsambe trossâte. Cò vâo plliant lè truffyè sti saillî ? Lè z'hommo sant ti lè mîmo.

Marc à Louis.

Une mélomane. — Une dame nouvelle riche donnait une petite fête en son hôtel ; elle avait prié quelques artistes célèbres de venir s'y faire entendre, et parmi ceux-ci figurait le Quatuor Capet.

Or, les morceaux furent applaudis si chaleureusement par les invités que la maîtresse de maison, enthousiasmée, se précipita vers Capet et dit en lui serrant la main avec effusion : — Bravo ! mon cher maître, bravo ! Il faudra revenir à ma prochaine soirée... Et même, puisque vous avez eu tant de succès, vous pourriez augmenter votre petit orchestre.

SOUVENIRS DE VACANCES

(Histoire vraie.)



E soir-là, après le dîner, prolongé à plaisir à la lueur des étoiles, nous discussions avec les hôtes de passage de la petite pension.

Réunis par les hasards de nos itinéraires, nous allions le lendemain reprendre chacun notre route vers des contrées nouvelles que notre imagination nous peignait pleines de charme. Et voilà que dans un besoin d'expansion, nous nous plaignions à décrire ce que nous avions vu, avec cette exagération que le souvenir prend pour auréoler toutes choses.

La mer devant nous s'étendait merveilleuse et calme sous le clair de lune ; au loin, le phare lançait ses feux, quelques promeneurs attardés sur le sable encore tiède ou au sommet du Rocher de la Vierge, admiraient en silence.

Mais, notre groupe, on sentait le besoin de s'épancher, d'évoquer, devant ce paysage-là, d'autres paysages que nos yeux, que nos vœux n'avaient point oubliés.

Nous parlions de la Provence que nous venions de quitter, de cette incroyable contrée où les vieilles pierres ont une histoire, de Lourdes et de ses grottes, du Cirque de Gavarnic si impressionnant de grandeur, de ce pays basque si curieux, où la langue est une énigme comme l'origine de ses habitants.

D'autres évoquèrent la Bretagne et ses paysages de granit rose, le Mont-Saint-Michel, ce roc perdu dans la mer, la riante beauté de la Touraine, les vieux manoirs normands.

Enfin, quelqu'un parla d'un air d'autorité. Il venait de Suisse, avait excursionné dans le Valais et s'était arrêté pour quelques jours dans un village au-dessus du « lac de Genève ». Alors, il décrivit la beauté de cette contrée-là : la grande nappe bleue au pied des coteaux de vignes, la fine silhouette des Alpes de Savoie, la grâce des petits villages piqués dans la verdure... et, tout à coup, comme il parlait, j'ai senti des cloches sonner dans mon cœur et une émotion très douce m'ètreindre. Très fière, j'ai dit à mon interlocuteur : « Je connais cette contrée ; c'est là que j'habite. » — « Vous habitez là, a-t-il répliqué presque indigné, vous habitez là et vous voyagez ? Vous habitez là ? Mais qu'est-ce que vous venez f...aire par ici ? »

Et vraiment, ce soir-là, je me le suis demandé aussi.

Lisette.



LE SECRET DU VIEUX VACHER

(Récit valaisan.)

LENTEMENT, comme si elle comptait ses pas, la vieille jument allait par les chemins de traverse, traînant son char, écrasant les ornieres. Une bonne odeur de foin coupé embaumait l'air et, dans la campagne maintenant dénudée, on entendait la douce chanson des sonnailles du troupeau paissant là-bas, là-bas...

Ils étaient quatre, trois hommes et une femme, brunis par le soleil de juillet. Elle, la jupe retroussée, conduisait l'attelage d'une main gaillarde et ferme, tandis que ses voisins parlaient politique :

— Qu'est ce que tu penses d'Alexis, Antoine ?
— Je pense ! je pense que c'est « un pas grand chose » de se remettre avec les radicaux. Je le croyais plus fier que ça !

— Oh ! tu sais, de sa fierté « j'en » donne pas ça, fait Charles, le vacher, en faisant le geste de cracher par terre.

— Eh ! les hommes, on y est, clame la Justine en sautant du char, il s'agit de nous dépêcher. Il y a encore deux « limonées » à rentrer ce soir.

Le foin, fin sec, s'étale en « valamons » qu'une faible brise doucement caresse. Et les paysans, que la tâche talonne, empoignent leurs fourches et lèvent à bout de bras des monticules entiers. La Justine, perchée sur le char, comble les vides, aplanit. Et la limonée se complète.

Au retour la conversation dévie sur les amourettes passagères des jeunes d'aujourd'hui. On parle du fils à Albert, apprenti électricien à St-Maurice, qui, paraît-il, court après tous les jupons ; de la fille à Philomène, la Louise, qui ne craint pas d'en aimer quatre ou cinq à la fois. Ah ! cette jeunesse ! Sûr qu'on était autrement tenu dans le temps ! Une fille n'aurait jamais osé aller au bal sans que son galant vienne l'inviter. On « se l'aurait » montrée du doigt !

— Du reste, ajoute Charles, on n'avait pas tant de ces bals et de ces tralalas. Pas vrai, Antoine ?

— Risque pas ! Mais toi, est-ce que tu n'avais pas fréquenté dans le temps ?

— Oui ! un peu... mais ça a passé comme une lettre à la poste. Maintenant ma bonne amie, c'est ceci.

Et il brandit un portemonnaie vieux et râpé, à fermoir de laiton. Mais son geste a été si brusque que, de l'épaule, il faucha son paletot agrippé à l'échelette qui chûte avec un bruit mat. De la poche béante s'échappe un portefeuille bourré de coupures de journaux. Vivement, comme s'il craignait qu'on devançât son geste, le vieux vacher le saisit au vol, ramasse les paperasses et, nerveusement, en inventorie le contenu...

— Mais il manque quelque chose !

— Quoi ! fait Clément dont la main gauche semble rivée au fourrage.

— Une photo enveloppée dans du papier à fromage.